



## Souffleur de verbe Makenzy Orcel sonde Haïti dans un roman d'outre-tombe

Par **EMILE RABATÉ**

**E**lle semble se débobiner – la voix de la morte encore chaude sur son lit d'infortune – comme une bandelette que l'on enlèverait à la momie qu'elle étirent. Les phrases viennent par lambeaux. Les mots filent à tombeau ouvert, sans majuscule ni point, à peine freinés par les virgules qui parsèment leur chemin : «*Je suis le seul cadavre ici qui n'ait pas été tué d'un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans – et je te le dis tout de suite, ce n'est pas une histoire.*»

Qui a dit qu'il faisait silence de l'autre côté de la vie ? La mort a libéré la parole de cette femme qui nous prend à partie, nous intime d'écouter : «*Je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra m'en empêcher.*» Les souvenirs remontent. C'est tout ce qu'elle a tu. Toute son existence. Son enfance, ses parents. Toi (la mère) et Makenzy (le père), Orcel (le frère) et tout le village – Dieu, le Maître d'école, les Belles du Seigneur, la Famille Lointaine, Monsieur l'Inspecteur... Leurs visages ont disparu, gommés par le temps. «*Entre le tout et le rien, entre le visible et l'invisible*», ne reste que des silhouettes, des bruits, et beaucoup de fureur.

Difficile de ne pas songer à Faulkner en lisant *l'Ombre animale*. Flux de conscience, défunte parlant d'outre-tombe, galerie de personnages ravagés embarqués dans une odyssée tragico-grotesque. Autant de choses qui rappellent immanquablement *Tandis que j'agonise*. Sauf que l'histoire

ici se passe en Haïti. Et que le livre est loin de n'être qu'un pastiche. Au contraire Makenzy Orcel, 32 ans, façonne une œuvre singulière, envoûtante et chaotique, où le quotidien âpre des condamnés à la misère devient l'unique écrin de fulgurances sublimes.

Il s'agit du deuxième roman publié par l'auteur en France. Le premier, *les Immortelles* (Zulma, 2012), avait connu un relatif succès en se vendant à près de 8 000 exemplaires, et en bénéficiant d'une réédition en poche (Points, 2014). Ecrit littéralement sur les ruines du tremblement de terre, Orcel y racontait la destinée tragique d'une jeune prostituée de Port-au-Prince, dans un style plus conventionnel mais déjà audacieux.

Un autre roman a toutefois vu le jour avant *l'Ombre animale*. Publié uniquement par la maison haïtiano-québécoise Mémoire d'encrier, qui fut en fait la première à éditer *les Immortelles* en 2010, *les Latrines* (2011) brosse la vie d'un quartier depuis ses toilettes publiques. Ce récit marque un tournant esthétique. L'adoption d'un style plus cru et l'étiement des fragments en «*autoroutes de langage*» préfigurent, en moins maîtrisés, la logorrhée de *l'Ombre animale*. Seule ombre au tableau, Orcel se laisse encore un peu désarçonner par la puissance de son style débridé. Ses phrases au triple galop l'entraînent sur la fin vers quelques longueurs inutiles. Mais ces petits détours sont vite pardonnés lorsque survient le ravissement final. Une montée poétique qui rappelle que l'auteur est aussi le poète des vertiges découvert dans le recueil *la Nuit des terrasses* (Contre-Allée, 2015). ◀

**MAKENZY ORCEL L'OMBRE ANIMALE**

*Zulma*, 352 pp., 20 €.